

FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS.

COURS DE DOGME PAR M. MARET.

Tous les jeudis, à deux heures, un auditoire nombreux et choisi se réunit à la Sorbonne autour de la chaire qu'occupe M. l'abbé Maret. Ce cours est sans contredit un des plus sérieux et des plus utiles qui se fasse à Paris, nous allons essayer d'en donner une idée à nos lecteurs.

Le savant et pieux professeur, avant d'entrer dans la théodicée qu'il exposera cette année, a consacré quelques leçons aux questions qui surgissent naturellement quand on s'occupe de théologie. Nous ne reproduirons pas ce qu'il a dit sur la nature de la théologie, ses divisions, ses principes. La théologie est pour lui la science par excellence; ce qui ne l'empêche pas de reconnaître une philosophie naturelle, distincte de la théologie, dont on ne doit pas, sans témérité, la séparer. Nous passons à son esquisse historique de la théologie.

Le professeur nous initie au secret des temps apostoliques. Il dit l'œuvre qu'ils avaient à accomplir, la base donnée au monde moral nouveau.—La propagation de la foi est le caractère particulier de ce siècle, plus à l'action qu'à la parole.—Il montre comment la doctrine se perpétuait, se prouvait, se défendait, se justifiait, se propageait. Elle produisit des effets admirables. A côté des apôtres et continuant leur céleste mission, s'élève la glorieuse phalange des martyrs et des premiers pénitens de l'Eglise. Quel spectacle magnifique que celui du confesseur de la foi répondant avec une si admirable sagesse et un bon sens si sûr aux préconules, aux empereurs! Il cite leurs interrogatoires, leurs lettres. Leur langage prouve la vérité des faits évangéliques, inexplicables sans elle. Tout le premier siècle y vit et s'y révèle; la foi y est palpitante avec tous ses caractères; le monde se convertit sous ses influences; les ignorans et les savans entrent en foule au sein de l'Eglise. Mais les chrétiens sont calomniés, et les apologistes se lèvent. Ils repoussent la calomnie, et démontrent l'excellence de la doctrine chrétienne; ils attaquent le paganisme et la philosophie devant le sénat et les empereurs qui les protègent. Ailleurs ils confondent le judaïsme et l'hérésie, surtout par les prophéties, miracle toujours actuel, toujours puissant. Il faut entrer plus avant dans cette société nouvelle, cimentée par le sang des martyrs; à côté de l'Eglise voir l'école. Quels furent les maîtres, les travaux de l'école d'Alexandrie, illustrée par saint Panthène, stoïcien, par Clément, platonicien, par Origène! Quelle largeur, quelles charmantes relations entre les maîtres et les disciples! Aussi quels glorieux élèves en sortirent!

Un demi siècle après la mort d'Origène, Constantin pacifiait l'Eglise... Ici s'ouvre une carrière dont M. l'abbé Maret a tracé une ébauche admirable. La théologie va tout animer, tout inspirer, tout féconder. Mais avant de parler de ce qu'elle fit, disons un mot de qu'elle était.

Les noms des grands hommes qui furent l'ornement de l'Eglise au quatrième et au cinquième siècles sont dans toutes les bouches, et on ne peut les prononcer, sans se représenter l'image du génie et de la plus pure vertu. L'Orient avait Athanase, Basile de Césarée, Grégoire de Nazianze, Chrysostôme, etc. L'Occident se glorifiait de Jérôme, d'Ambroise, de Paulin de Nôle, de Léon-le-Grand, d'Augustin. A côté de ces grands hommes et de ces grands saints, se trouvaient une foule d'autres hommes doués de tous les talens de l'esprit et des charmes de la sainteté. La théologie s'enrichit de tous les travaux de ces hommes, et se développa avec une étonnante puissance. Saint Jérôme, continuant Origène, traduisait l'Ecriture sainte, et l'expliquait par de savants et profonds commentaires. Eusèbe de Césarée faisait parler à l'histoire ecclésiastique une langue digne d'elle. La morale évangélique, systématisée, développée, avec un style noble, par saint Ambroise, parée de toutes les richesses de la plus haute éloquence par saint Chrysostôme, laissait bien loin derrière elle Socrate, Cicéron et Sénèque... La théologie dogmatique atteint partout de grandes et magnifiques proportions. Les hérésies qui crurent diviser l'Eglise dans ces siècles, l'arianisme et le pélagianisme surtout, qui voulaient implanter un vague et mobile déisme, et qui au fond ramenaient le monde au paganisme, fournirent aux docteurs chrétiens l'occasion d'approfondir les dogmes fondamentaux du christianisme, d'en pénétrer les idées, d'en déduire tous les enseignemens, d'en expliquer enfin toute la philosophie divine; les travaux antérieurs furent ainsi complétés.

Saint Athanase, dont le nom rappelle toute la puissance de la volonté et du caractère porté à ce degré qui fait les héros, à la vie duquel s'attache un intérêt si dramatique, et soutint contre le monde arien, contre ses empereurs

et ses évêques, une lutte de 40 ans, où il n'avait d'autre appui que son génie et ses vertus, et dont cependant il sortit victorieux, Athanase, dans ses discussions avec les ariens, développa le dogme de la Trinité avec une invincible logique, et montra l'accord parfait, l'harmonie des idées chrétiennes sur ce mystère capital, qui jette sur la nature de si profondes clartés.

Quelques années après, un homme non moins grand qu'Athanase par le génie, et qui avait peut-être sur lui la supériorité de l'imagination et de la sensibilité qui donnent au talent tant de variété, de souplesse, saint Augustin fut amené par les hérésies qu'il eut à combattre, à développer sous toutes ses faces le dogme de la création, ou du rapport du créé et de l'incréé, du fini et de l'infini. Qui mieux que le grand évêque d'Hippone a pénétré l'incommunicable perfection, la souveraineté absolue, la toute puissance de l'Etre suprême?

Ainsi, sous l'influence du dogme chrétien, la nature divine était mieux connue; il se formait une véritable théologie. L'esprit humain était débarrassé de ses graves erreurs sur la nature divine, auxquelles n'avaient pas pu échapper les premiers génies philosophiques de l'antiquité, et qui l'empêchaient de faire aucun progrès véritable dans la saine logique.

D'un autre côté, le grand dogme de l'incarnation exposé, expliqué par tous les Pères à la fois, ce grand dogme qui n'était que l'unité personnelle de la nature divine et de la nature humaine dans l'homme-Dieu, montrait l'union divine comme la fin de l'homme; il éclairait d'une vive lumière l'origine et la destinée humaine, la liberté, le bien, le mal; il établissait des rapports nouveaux entre Dieu et l'homme et parmi les hommes. De sorte que si la connaissance de Dieu a été accrue par les dogmes de l'unité et de la création, le dogme de l'incarnation agrandissait parallèlement la connaissance de l'homme et donnait une pleine satisfaction à ce besoin infini qu'il a de Dieu. Alors, la sagesse antique fut dépassée. L'humanité avait fait un pas essentiel dans la route qui mène à Dieu.

De pareils progrès ne pouvaient avoir lieu dans la région des idées sans que la forme elle-même ne fût élevée, ennoblie; ainsi naquit et se développa l'éloquence chrétienne. Tandis que les Ausone et les Libanius amusent un public frivole par une poésie vaine et puérile, ou par une éloquence vide et froide, la poésie chrétienne, la poésie de l'âme trouvent déjà de dignes interprètes dans Symésius, saint Paulin de Nôle, saint Grégoire de Nazianze surtout, et l'éloquence, après avoir produit saint Chrysostôme, n'eut rien à envier aux tribunes antiques, lorsque la chaire chrétienne se montra si supérieure à elle par les idées et les sentiments. Ces grands hommes et ces grands saints dont je viens de rappeler les noms étaient, tous, les pères et les bienfaiteurs des peuples. Ils étaient les avocats nés, les protecteurs des pauvres, des faibles, des petits. Dans un temps de dégradation profonde et de calamités terribles, ils interposaient sans relâche l'autorité dont ils jouissaient, l'immense crédit que leur avaient acquis leurs lumières et leurs vertus en faveur de la justice et de la liberté. Tous ces faits sont connus, il n'est pas besoin de les rappeler.

Que le christianisme, à cette époque, est beau; éclairant, consolant, protégeant l'humanité au milieu d'une civilisation corrompue et décrépète, au milieu des ruines d'un monde, il fait naître une société nouvelle, un art nouveau, il développe les plus nobles caractères, les plus magnifiques vertus. Il aurait sauvé la vieille société si elle avait voulu se laisser pleinement transformer. Les Barbares avaient été repoussés et investis; la marche de la civilisation n'avait pas été interrompue. Mais ce despotisme brutal qui, depuis quatre siècles, pesait sur le monde, ne voulait pas abandonner ses traditions d'orgueil, d'égoïsme et de violence. Il y avait au fond des mœurs publiques un paganisme secret qui résistait à l'action régénératrice du christianisme. Cette société était condamnée; elle devait périr; et la civilisation chrétienne, qui venait de jeter un éclat si pur et si beau, pendant le quatrième et le cinquième siècles, devait s'effacer et disparaître avec elle pour renaître ensuite et poursuivre ses destinées.

En finissant, le professeur a signalé l'œuvre qui résume ces siècles glorieux, la Cité de Dieu de saint Augustin. Dans cet ouvrage, la théologie, la philosophie, l'histoire s'aident et s'éclaircissent les uns par les autres. L'ensemble du développement de l'humanité y est embrassé; la loi qui préside à ses destinées y est posée; la lutte éternelle de la vérité et de l'erreur, du bon et du mal y est décrite... Deux amours, dit saint Augustin, ont bâti deux cités; l'amour de soi-même, poussé jusqu'au mépris de Dieu, a élevé la cité de la terre; l'amour de Dieu, poussé jusqu'au mépris de